

Center for the Study of the Imaginary

*NATION AND NATIONAL IDEOLOGY  
PAST, PRESENT AND PROSPECTS*

Proceedings

of the International Symposium  
held at the New Europe College, Bucharest  
April 6-7, 2001

New Europe College

This volume was published thanks to the financial support  
offered by



Copyright © 2002 – The Center for the History of the Imaginary  
and New Europe College

ISBN 973-98624-9-7

# Nation et identité ethnoculturelle à l'époque de la mondialisation

ALEXANDRU ZUB

Aucun terme de cette équation n'est assez clair en soi pour qu'il nous dispense d'une, ne serait-ce que brève, explication. Dans la géographie symbolique du monde, la nation se présente comme un concept aussi contradictoire qu'inéluctable dans toute analyse du phénomène de la modernité. Des antinomies et des ambiguïtés foncières empreignent son oeuvre chronotopique durant les deux siècles, depuis qu'on peut parler de « nation moderne » dans un sens constitutionnel, politique, comme en France, ou dans un sens organique, comme dans l'espace allemand<sup>1</sup>. Ces deux catégories n'épuisent pas, cela va sans dire, la riche et complexe sémantique de la nation, au sujet de laquelle on dispose déjà d'une littérature très ample<sup>2</sup>.

Si la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle avait placé la nation sur l'orbite de l'histoire dans les deux sens mentionnés, le XIX<sup>e</sup> siècle allait réaliser un vaste processus d'unions nationales, se définissant en son ensemble comme un siècle des nationalités. Il n'est pas étonnant que le XX<sup>e</sup> siècle, qui a débuté, on peut dire, par « légiférer » le principe de l'autodétermination, ait connu deux

---

<sup>1</sup> Cf. B. Giessen, *Nationale und Kulturelle Identität. Studien zur Entwicklung des kollektiven Bewusstseins in der Neuzeit*, Frankfurt/M, Suhrkamp, 1991.

<sup>2</sup> Guy Hermet, *Histoire des nations et du nationalisme en Europe*, Paris, Seuil, 1996. Cf. Karl W. Deutsch, *An Interdisciplinary Bibliography on Nationalism*, Cambridge, 1956.

grandes conflorations mondiales en vertu notamment du même principe, pour finir, sous nos yeux, par la remise en question de toute une problématique nationale<sup>3</sup>.

Parallèlement à l'abolition du système communiste en Europe, la fin du siècle a imposé une vision pluraliste dans maints domaines. *Return to Diversity* est du reste le titre d'une histoire politique de l'Europe Centrale et de l'Est de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>, publiée par Joseph Rothschild aussitôt après la destructuretion du « bloc soviétique ». Mais l'Europe même, bien qu'en plein processus d'intégration, réclamait une forme pluraliste<sup>5</sup>, déjà en usage depuis un quart de siècle<sup>6</sup>. Son identité se dessinait en cercles concentriques, l'intégration s'organisait à plusieurs vitesses<sup>7</sup>.

Malgré cela, l'opposition persistente entre l'Est et l'Ouest restait essentielle, en dépit de la rhétorique intégrationniste mise en oeuvre par des stratégies de l'unification européenne. Ce que Jacques Bainville remarquait en 1920, à propos de la Grande guerre à peine finie, reste encore valable. Comme alors, la force représentée par le « bloc » de l'Est a été pulvérisée, faisant place à d'anciennes rivalités et à une dangereuse instabilité politique. Cela a confirmé le fait que la nationalité l'emporte sur la nation, laquelle est un produit géohistorique comprenant culture, habitudes, coutumes, souvenirs communs,

---

<sup>3</sup> Rogers Brubaker, *Nationalism Reframed: Nationhood and the National Question in the New Europe*, Cambridge University Press, 1996; Robert B. Pynsent (ed.), *The Literature of Nationalism: Essays on East European Identity*, London, SSEES, 1996.

<sup>4</sup> Joseph Rothschild, *Return to Diversity: a Political History of East-Central-Europe Since World War II*, Oxford University Press, 1993.

<sup>5</sup> *Secolul 20*, 10-12/1999; 1-3/2000: *Europele din Europa*.

<sup>6</sup> Jacques Huntzinger, *Europes*, Editions Ramsay, 1977.

<sup>7</sup> Jan Zielonka, « European Union: Identity in Concentric Circles », dans *Roumanian Journal of International Affairs*, III, 1997, 3, p. 79-89.

c'est-à-dire une série d'éléments qui assurent une certaine stabilité dans les intérêts et les réactions. En ce sens, l'est-européen éprouve d'importantes lacunes :

« La démocratie pure est introduite dans des pays qui ont tout à créer, tout à fonder, des frontières à défendre, des populations hétérogènes à unir : oeuvre rude, de longue haleine, qui s'accommode mal d'un gouvernement faible, instable et divisé. Etant neufs, ces pays ne possèdent pas le correctif des pays anciens qui ont adopté la démocratie sur le tard. Ils n'ont pas de formation sociale historique, d'organisation administrative, de traditions politiques et bureaucratiques. Et il n'y a pas à craindre seulement que leur développement en soit retardé ou compromis. Ce qu'ils ont de plus précieux, la nationalité elle-même, peut être remis en question<sup>8</sup>. »

De tels jugements, appliqués à tout un siècle de convulsions politiques, recommandent en essence de rapporter la nation à la durée moyenne, comme l'ont fait certains historiens, ou même à une durée plus longue, si nous pensons à la braudelienne *Identité de la France*<sup>9</sup>. Il résulte, des études les plus rigoureuses, que la nation ne doit pas être vue comme une réalité définitive, immuable, que l'historien pourrait circonscrire une fois pour toutes, en partant d'un déterminisme biologique, comme dans une « collection d'insectes », mais comme une réalité organique et complexe, en transformation continue.

Ernest Renan nous a prévenus, il y a plus d'un siècle, sur cette manière de définir les entités ethnoculturelles, lorsqu'il disait que « la nation est un plébiscite de chaque jour », donc

---

<sup>8</sup> Jacques Bainville, *Les conséquences politiques de la guerre*, Paris, 1920 (apud *L'Histoire*, 132/1990, p. 42).

<sup>9</sup> Cf. Fernand Braudel, *L'Identité de la France, I. Espace et histoire*, Paris, 1986.

une réalité optionnelle qui se laisse toujours reconstituer<sup>10</sup>. C'est le sens dont se réclame toute une exégèse du phénomène national, de Georges Sorel et Max Weber jusqu'aux études postmodernes, à accents variables, mais ayant un trait constant, à savoir le respect pour la volonté de chacun d'assumer une identité collective<sup>11</sup>.

Un paradoxe assez fréquent fait qu'une idée bénéfique d'une époque devient funeste à une autre époque. L'idée nationale a contribué à la formation des États modernes au XIX<sup>e</sup> siècle, mais elle s'est avérée nocive au XX<sup>e</sup>, époque des excès et des extrêmes (E. Hobsbawm). Ses partisans, ainsi que ses adversaires, semblent tous aussi fermes sinon aussi persuasifs. Un adepte de la société ouverte, militant redoutable, qui s'oppose à l'exclusivisme de toute sorte, invite à tenir compte du fait que le « nationalisme a deux facettes », dont l'une « bénigne, culturelle, en quête d'une forme d'expression » correspondant aux désirs des autres nationalités, comme en 1848 ; l'autre, « primitive, violente, dirigée envers d'autres nationalités ; elle se trouve à la base des guerres civiles ». La première concorde avec la philosophie de la société ouverte, la seconde stimule, au contraire, la clôture<sup>12</sup>. Il n'est pas aisé de saisir le rapport qui existe entre elles, même là où le système démocratique est plus stable et mieux articulé.

Le monde occidental a paru surpris par l'ampleur des manifestations nationalistes de l'ancien bloc soviétique. Qu'est-ce que réclamaient, en définitive, les peuples des Pays Baltiques, les Azères, les Arméniens, les Moldaves de la Bessarabie et d'autres peuples du même « camp » ? Leurs prétentions à

---

<sup>10</sup> Ernest Renan, *Qu'est-ce qu'une nation*, Paris, 1882.

<sup>11</sup> Cf. Grigore Georgiu, *Națiune, cultură, identitate*, București, 1997, passim.

<sup>12</sup> George Soros, *Pentru o transformare a sistemului sovietic*, București, 1991, p. 119.

l'autonomie – et après –, à l'indépendance et à la souveraineté risquaient de jeter toute la région dans le chaos, lorsque tout s'effondrait autour, et le vide de pouvoir dans une zone si vaste encourageait l'aventure politique, l'improvisation, le terrorisme.

Les mouvements nationalistes de l'Europe Centrale et de l'Est s'avèrent être intimement liés à la crise économique, à la pauvreté, mais aussi à l'intérêt de l'ancienne « classe dirigeante » d'arrêter les réformes et de bloquer le processus de la démocratisation<sup>13</sup>. L'accent mis sur la dimension ethnique revêt parfois l'aspect de destin, encourageant un discours autojustificateur, sinon un projet d'asservissement de « l'autre ». Rien ne semble plus opportun contre cette tendance que « l'unité polyphonique » du continent, qui exclue la stratégie du *melting pot*, recommandée par certains stratèges de l'unification européenne<sup>14</sup> ou même de la mondialisation<sup>15</sup>.

Le problème essentiel auquel se heurte de nos jours l'Europe, c'est la manière d'articuler la volonté d'intégration (du point de vue économique et politique) dans sa diversité culturelle. Certains sont tentés à accorder, non sans raison, une importance décisive au premier facteur. D'autres considèrent qu'on doit mettre l'accent sur le facteur culturel, dont l'action ne sera pas, à *la longue*, facile à circonscrire. « L'Europe des nations est née à mesure que l'Europe des empires s'est effondrée. Plus tard, au XX<sup>e</sup> siècle, l'ordre national des cultures et des États s'est universalisé, devenant le moule de l'organisation de la carte politique du monde, le cadre de référence où s'est déroulée l'aventure de la mondermité »<sup>16</sup>.

---

<sup>13</sup> Andrei Marga, *Filosofia unificării europene*, ed. II, Cluj, 1997, p. 286-297.

<sup>14</sup> Ibidem, p. 293.

<sup>15</sup> Marrie Axford, « Globalization », dans *Understanding Contemporary Society*, ed. by Gary Browning, etc., London, etc., 2000, p. 238-251.

<sup>16</sup> Grigore Georgiu, op. cit., p. 8.

*Nation, culture et identité* forment donc une triade mise toujours en question, quel que soit l'ordre des termes, car on peut partir du problème de l'identité pour aboutir à la culture et à la nation, tout comme on peut prendre la culture pour arrière-plan afin d'investiguer l'identité nationale. Toutes sortes de questions accompagnent ce phénomène :

« Comment expliquer le 'retour' de la nation ? Est-ce revenir au tribalisme pré-moderne ou un indicateur de la post-modernité ? Que signifie la fièvre de l'identité ? Un échec des projets oekuménistes ? Une révolte de la diversité devant l'uniformisation, du particulier devant la tyrannie prolongée du général ? Est-ce qu'on se dirige vers une nouvelle alliance de l'identité et de la différence, vers une remise des diversités actuelles dans d'autres formes de coexistence ? Est-ce une translation accidentelle du passé dans le présent ou 'une édition revue et annotée' de l'idée nationale <sup>17</sup> ? »

Ce sont des questions formulées déjà par un analyste de ce phénomène, mais, à ce début de cycle historique, tous ceux qui repensent la problématique de la nation peuvent les assumer. Elles peuvent être élargies, parce qu'il y aura toujours des nuances, mais une question persiste, à savoir si la logique de l'intégration réussira à l'emporter sur celle de la différenciation, si l'humanité de demain acceptera de respecter l'oeuvre du temps. Un savant roumain de certe notoriété, Dimitrie Gusti, bon connaisseur du domaine, remarquait en son temps :

« La nation est la seule *unité sociale* qui se suffit à elle-même, en ce sens qu'elle n'exige pas pour sa propre réalisation une unité sociale plus large, étant capable de se créer *un monde*

---

<sup>17</sup> Ibidem, p. 7.



*propre de valeurs, de se proposer un but en soi et de chercher les moyens pour le réaliser, c'est-à-dire la force de s'organiser et de progresser par sa propre structure. Aucune autre unité sociale n'occupe une place pareille dans le domaine de la vie sociale*<sup>18</sup>. »

On ne peut que souscrire à une telle conclusion, vu la compétence de l'auteur, sociologue et philosophe de la culture, d'autant plus que, depuis son époque, la « science de la nation » a ajouté d'autres arguments en ce même sens.

Le dernier quart de siècle a révélé une récrudescence du nationalisme dans plusieurs zones du globe et surtout dans l'ancien « camp socialiste ». On aurait à faire à « la nation-boomerang », remarquait Krzysztof Pomian en 1980, attentif à ce retour de la nation, devenue ensuite un phénomène spectaculaire<sup>19</sup>. L'explosion du système est-européen a ressuscité d'anciennes conduites, de vieux réflexes, en créant partout un nouveau dynamisme. L'Occident même, confronté avec un phénomène d'immigration massive, réactiva avec inquiétude le problème de la nation. Il est évident que le sentiment national est celui qui a contribué à ébranler le système soviétique. Légitime comme réaction contre un système destructif, annihilant, ce sentiment pouvait devenir nationaliste et par là, un obstacle de la démocratie. Hélène Carrère d'Encausse, entre autres analystes, nous a prévenus, il y a longtemps, de ce danger<sup>20</sup>. Perçu comme produit d'une domination étrangère, le système communiste a eu le sort de

---

<sup>18</sup> D. Gusti, *Opere*, I, București, 1966, p. 492 (*Știința națiunii*).

<sup>19</sup> Krzysztof Pomian, « Retour de la nation ? », dans *Le Débat*, 63/1991, p. 67-86.

<sup>20</sup> Hélène Carrère d'Encausse, *L'Empire éclaté. La révolte des nations en URSS*, Paris, 1978 ; *Le Grand Frère*, Paris, 1982 ; *La gloire des nations ou la fin de l'Empire Soviétique*, Paris, 1990.

l'empire qui l'a imposé, après la seconde guerre mondiale, à la sixième partie du globe. Les séismes qui se sont produits de temps en temps, ça et là, ont fini par se transformer en un processus dissolvant à l'échelle du système même, en dépit de toute illusion de stabilité et de durée<sup>21</sup>.

Il n'y a eu que très peu d'analystes qui ont pu entrevoir l'ampleur de ce phénomène. L'histoire reste, sans doute, imprévisible. Là où certains experts la croyaient finie, considérant que l'humanité entrait déjà dans une sorte de léthargie post-moderne, voire même dans une post-histoire, des événements d'un dramatisme aigu se déclenchaient dans une partie du globe, déterminés par d'autres causes et ayant une nouvelle cadence<sup>22</sup>. Le pluralisme était, on pourrait dire, sa note distinctive. Une idéologie libérale allait animer ses efforts, au moins dans certaines visions<sup>23</sup>, mais la réalité s'est montrée plus complexe, plus aporétique. Des Balkans à l'Asie Centrale, les anciens communistes ont saboté les réformes démocratiques et ont mis en oeuvre des scénarios nationalistes destinés à nourrir la confusion, la déroute, la déception, pour mieux manipuler de la sorte divers groupes sociaux. C'est plutôt les stratèges du « nouvel ordre » qui auraient dû se servir d'un *trend* pareil, en considérant que son acceptation pourrait être bénéfique pour la stabilité de la démocratie<sup>24</sup>.

Le nationalisme est-européen évoque de toute façon des souvenirs désagréables : guerres, tensions ethniques,

---

<sup>21</sup> Idem, « Misère et contradictions du Frère Aîné », dans *Le Débat*, 63/1991, p. 67-72.

<sup>22</sup> Hubertus von Amelunxen, Andrei Ujica (eds), *Television/Revolution*, 1990. Apud *Litere, arte, idei* (supl. Cotidianul), 6.I.1992, p. 8.

<sup>23</sup> Francis Fukuyama, « End of History? », dans *The National Interest*, 1989.

<sup>24</sup> Idem, « Despre buna folosință a naționalismului », dans 22, 40/1991, p. 12.

intolérances. Il témoigne d'une certaine difficulté des nations respectives de s'accepter mutuellement et d'un individualisme excessif. Son histoire est aussi complexe et convulsionnée qu'elle est difficilement compréhensible et chargée de ressentiments. On met en question, cela va de soi, des ethnies et des frontières, les effets de la domination soviétique (ayant comme arrière-plan une longue et stérilisante domination ottomane), la rhétorique nationaliste d'apparat, mise en oeuvre rien que pour diviser et dominer, ainsi que la contradiction quasi-perpétuelle entre un discours intellectuel, en quelque sorte émancipé, et l'incapacité politique<sup>25</sup>, incapacité nourrie par une ethnopsychologie rébarbative<sup>26</sup>.

La théorie des dominos, appliquée jusque là au monde libre, a été illustrée, dans les dernières années du XX<sup>e</sup> siècle, par le bouleversement national de ce qu'avait été le « bloc » de l'Est. Au fur et à mesure que le système se désagrègeait dans la métropole et dans les pays satellites, l'ancien fond national se réactivait de façon spectaculaire, minant la quête de solutions et l'ajournant sans cesse. Un bon connaisseur de ce problème, Jacques Rupnik, suggérait que les nouvelles évolutions de la zone soient mises en évidence par analogie avec « le printemps des peuples » de la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, lorsqu'avaient pris contour presque tous les problèmes que préoccupent à l'heure actuelle l'Europe Centrale et de l'Est. L'Empire des Habsbourgs n'a pas réussi à les résoudre, l'entre-deux-guerres a été une période trop courte pour en trouver des solutions viables, et la domination soviétique, à la fin de la dernière guerre mondiale, n'a fait que compliquer les choses, en créant l'impression

---

<sup>25</sup> Cf. Pierre Kende, « Le nationalisme en Europe de l'Est : danger ou espoir ? », dans *Commentaire*, XI, 1988, 41, p. 132-138.

<sup>26</sup> Maria Todorova, *Imagining the Balkans*, Oxford University Press, New York/Oxford, 1997.

d'avoir résolu les conflits, alors qu'elle les a suspendus seulement par une technique *sui generis* de la « criogénie ». Les évolutions de la période post-communiste démontrent que les acquisitions, les décantations, les synthèses produites dans le temps, ne peuvent pas être ignorées tout bonnement, et qu'une longue histoire, dramatique et trouble, ne peut pas être mise en parenthèses rien que pour satisfaire à une construction diplomatique<sup>27</sup>.

L'histoire ne semble pas être disposée à respecter ce qu'on obtient outre la collaboration du temps. Les volontarismes se vengent toujours lorsqu'il s'agit du problème délicat de la nation, qui ne se laisse pas bien définir que dans la perspective diachronique, en tant que phénomène à implications profondes dans tous les domaines. Les simplifications de la « pensée correcte » ont été présentes aussi dans la problématique de la nation, trop complexe sans doute pour être réduite à un schéma rationnel. En plein processus de dégradation de la situation en Europe de l'Est, Richard Rorty conseillait à ses compatriotes de ne pas oublier que la fierté nationale modérée est quand même un signe d'identité inéluctable et que l'alternative, stimulant d'une manière excessive les différences, comporte un sens centrifuge et dissolvant<sup>28</sup>.

Quelque bénéfique que se soit montrée la sourdine mise à l'idée du patriotisme civique (*Verfassungspatriotismus*)<sup>29</sup>, elle ne peut pas éliminer le substrat ethnique, comme on l'a affirmé, il n'y a pas longtemps, dans la *Boston Review*, lors d'un débat sur ce thème<sup>30</sup>, débat qui ménageait l'inspiration stoïque, le démocratisme des Lumières et une ouverture humaniste

---

<sup>27</sup> Cf. *L'Histoire*, 132, avril 1990, p. 36.

<sup>28</sup> Apud *Vatra*, 8/1997, p. 57.

<sup>29</sup> Cf. Andreas Keller, dans *Comparativ*, Leipzig, 4, 1994, 1, p. 39-56.

<sup>30</sup> Martha Nussbaum, *For Love of Country : Debating the Limits of Patriotism*, Boston, 1996.

constante<sup>31</sup>. On avait déjà observé une « renaissance » (*revival*) ethno-culturelle, à partir d'une réflexion appliquée au monde occidental, non sans un sentiment d'inquiétude, parce que en désaccord avec le thème de la mondialisation<sup>32</sup>.

On assiste, à moins qu'on ne se trompe, à la construction d'un discours médian, comme réaction aux excès ethnocentristes, ou à ceux du type cosmopolite, et cela, sous la pression de certaines évolutions qui ont imposé, ces dernières années, des clarifications de perspective.

Celui-ci repousse en égale mesure la négation autochtoniste du modèle occidental et l'imitation servile des normes en cause<sup>33</sup>. Ce qui caractérise ce discours, c'est la mesure, « le juste milieu », la préoccupation de concilier les traditions locales et les idées imposées par la logique de l'intégration euro-atlantique. Les débats récents qui ont eu lieu en Suède, à l'occasion de l'Année Internationale des Langues, ont encore mis en évidence la grande complexité de ce problème, en soulignant la préoccupation de certains États membres ou candidats à l'Union Européenne pour la défense des propres valeurs, de sorte que les exigences communautaires n'empiètent pas sur le spécifique national<sup>34</sup>. On reconnaît de nos jours, à

---

<sup>31</sup> Sanda Golopenția, *Patriotism și cosmopolitism*, dans *Vatra*, 8/1997, p. 57.

<sup>32</sup> E. Allardt, « Implications of the Ethnic Revival in Modern Industrialized Society: A Comparative Study of the Linguistic Minorities in Western Europe », dans *Commentationes Scientiarum Socialium*, Helsinki, 12, 1979.

<sup>33</sup> Sorin Antohi, *Imaginaire culturel et réalité politique dans la Roumanie moderne. Le stigmat et l'utopie*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 293-294 ; « Al treilea discurs. Cultură, ideologie și politică în România », *Adrian Marino în dialog cu Sorin Antohi*, Iași, Polirom, 2001; cf. Dominique Schnapper, *La troisième conception sur la nation*, dans P. Centlivres (éd.), *Devenir Suisse*, Genève, 1990, p. 95-119.

<sup>34</sup> Cf. Andra Vasilescu, « Limbile UE. Un parteneriat pentru diversitate », dans *Observator cultural*, 57 (27.III-2.IV.2001), p. 16.

juste raison, qu'il est nécessaire de créer un autre discours et même une pédagogie de l'intégration, afin de combattre le nationalisme et ses dérivés mentaux<sup>35</sup>.

Il est à remarquer que les passions identitaires, pas du tout nouvelles, ne représentent pas seulement un thème à la mode<sup>36</sup>. Elles font partie intégrante de la vie de l'humanité, et les scientifiques ne peuvent pas les ignorer<sup>37</sup>. Le dernier Congrès International de Sciences Historiques (Oslo, août 2000) a souligné une fois de plus le rapport existant entre la mémoire et l'identité, entre ce qui est spécifique et l'intégration, les termes d'une telle équation étant souvent mis au pluriel, car leur expression chronotopique est en effet multiple<sup>38</sup>.

Le pluralisme, comme vision, est loin d'avoir épuisé les ressources qui se rapportent à la nation, l'identité ethnoculturelle<sup>39</sup>, la mondialisation, ces phénomènes multidimensionnels qui ne peuvent pas être conçus en dehors de leur historicité<sup>40</sup>.

---

<sup>35</sup> Camil Mureșanu, *Europa modernă*, Cluj-Napoca, 1997, p. 123; Andrei Marga, op. cit., p. 145-214.

<sup>36</sup> Jacques Le Goff (éd.), *Patrimoine et passions identitaires*, Paris, Fayard, 1998.

<sup>37</sup> Cf. Julien Benda, *La trahison des clercs*, Paris, 1927.

<sup>38</sup> XIX<sup>th</sup> ICHS, *Proceedings Actes*, Oslo, 2000, p. 131-136.

<sup>39</sup> W. Safran, « Ethnicity and Pluralism: Comparative and Theoretical Perspectives », dans *Canadian Review of Studies in Nationalism*, XVIII, 1991, 1-2, p. 1-12 ; Walker Connor, *Ethnonationalism. The Quest for Understanding*, Princeton/N.J., 1994 ; Alexandar Fatiaș, « Ethnicity as Power Phenomenon. The Balkans at a Crossroads of Nationalism », dans *Sfera* (suppl. *Sfera politiciii*), 2/oct. 2000, p. 12-14 ; etc.

<sup>40</sup> Cf. P.-M. Henry, J. Moscardo, M. Malița, *Globalism și identitate*, in *Mileniul III*, 1, 1999, p. 9-34; Barrie Axford, *loc. cit.*